

Ziguinchor nostalgie



Je suis monté à bord du bateau Aline Sitoé Diatta, à Dakar, mardi le 9 février, en fin d'après-midi, pour me rendre à Ziguinchor, la capitale de la verte Casamance, où j'ai séjourné durant trente-neuf mois, entre la fin de 1986 et le début de 1991.

Le but premier de ce voyage en mer d'une durée de quinze heures environ était l'animation de deux rencontres portant sur les communications de l'organisation partenaire à laquelle je suis affecté, le Conseil national de concertation et de coopération des ruraux (CNCR) du Sénégal. Cette organisation issue des réflexions et des luttes paysannes des années 70 et 80 joue ici un rôle similaire à celui de l'Union des Producteurs Agricoles (UPA) au Québec. Pour une journée et demie de travail, il fallait compter deux journées complètes pour le voyage aller-retour, ce qui me laissait deux jours pour revoir un peu Ziguinchor.

Le mercredi

C'est la remontée du fleuve Casamance en matinée. Je la vis avec beaucoup d'émotion. Les piles de mon appareil photo étant à plat, je ne prends que deux photos, au demeurant pas très bonnes, et ceci grâce à un français rencontré sur le bateau qui daigne retirer les siennes de son appareil pour me les prêter. Merci Gilles Girardeau. Il est de peu passé midi lorsque je procède à mon inscription à l'hôtel Le Flamboyant, où j'ai pu me rendre à pied depuis le bateau.

L'après-midi fut consacré à une séance de travail avec Ismaïla Diédhiou, le relais en communication pour le département de Ziguinchor, ceci afin de nous répartir les tâches et de vérifier si tout était en ordre pour le déroulement des discussions du lendemain.

Après cette réunion avec Ismaïla, je me suis renseigné auprès de la réception de l'hôtel quant à la bonne direction à prendre pour aller faire une promenade sur la rue Boucotte Sud où je travaillais autrefois. Parvenu au rond-point que l'on m'avait indiqué, le décor avait tellement changé que c'est avec un haut degré d'incertitude que j'ai emprunté l'une des six options qui se présentaient à moi. Quelques dizaines de pas plus loin j'enjambais un petit pont qui créait une butte peu prononcée dans la chaussée et qui me sembla familière mais, sitôt après, je ne reconnaissais à nouveau plus rien autour de moi. Je marchai encore un long moment dans la chaleur intense de cette fin d'après-midi. Impossible de repérer la maison que j'avais habitée ni les bureaux où j'avais travaillé. Cette rue était si densément occupée par de petits commerces de toute nature, débordant sur les trottoirs ou ce qui aurait dû en tenir lieu, que ça ne pouvait pas être la même.

Je rebroussai bientôt chemin, déçu de n'avoir rien aperçu qui me soit un tant soit peu familier, sauf le fameux petit pont, et persuadé que je m'étais trompé d'artère au rond-point. Comme il faisait vraiment très chaud, je suis rentré à l'hôtel qui n'était pas, non plus, sans éveiller des souvenirs puisqu'il est construit sur le terrain qu'occupait le cinéma Rex, que je fréquentais à l'époque assez régulièrement, et qu'il fait face à l'hôtel Tourisme, devenu une annexe lui servant de restaurant.



Je dîne seul à une table du Tourisme, songeur. Je suis déçu de ne pas m’être retrouvé dans cette petite ville, de ne pas être retombé instantanément sous son charme, de ne pas y avoir croisé des visages connus, de ne pas avoir repéré la maison que j’y ai occupée, d’être redevenu l’étranger des premiers jours après m’y être attaché si intensément et m’en être absenté si longtemps. J’ai peur d’être définitivement déçu comme on est déçu le jour où l’on découvre qu’il n’y a plus, non plus, d’amour en soi-même, après la rupture de ce qui fut une longue et belle histoire d’amour. J’ai peur de revivre cette déception qui est toujours érigée sur le regret de n’avoir pas suffisamment aimé pendant qu’il en était encore temps. J’ai envie de pleurer. Mais ma résignation n’est pas encore complète.

Le jeudi

Le taxi qui me conduit ce matin-là de l’hôtel jusqu’au lieu de ma réunion, que je sais par Ismaïla se situer à trois pas de mon ancien lieu de travail, refait le même trajet que j’ai effectué à pied la veille et je commence à comprendre : ma petite ville est passée en vingt ans de quatre-vingt mille à plus de deux cents mille habitants. L’artère principale est devenue si engorgée de commerces de toutes natures qu’elle est devenue méconnaissable. Mais oui... C’est ça! Voici enfin le restaurant Belkhady, propriété de madame Astou Goudiaby, propriétaire d’un hôtel au Cap Skirring et déjà, à l’époque, reconnue pour ses talents de femme d’affaire et admirée pour sa fortune. Cet édifice gris, cent fois plus délabré, qui semble désormais inoccupé et dont la façade du rez-de-chaussée est entièrement masquée par de petits commerces érigés sur le trottoir est bien celui où j’ai travaillé de 1986 à 1990. Je reconnais enfin Ziguinchor derrière son masque des années 2000 et j’ai encore envie de pleurer. Mon amour a vieilli et j’ai pris bien de l’âge moi aussi.

Mais le taxi s’arrête face à l’édifice où je suis attendu. Une bonne journée de travail m’attend. Je ravale mes émotions et j’entre dans le jeu.

Cette journée de travail fut l’occasion d’échanges avec un groupe de personnes représentant les diverses filières paysannes – pêche, cultures diverses, élevage, foresterie, etc. – en avant-midi, tandis que les discussions de l’après-midi avaient lieu avec des personnes représentant les médias de la région.



Tout au cours de ces échanges, la disponibilité, l’affabilité et l’attitude souriante et accueillante des participantes et des participants ne cessaient de me rappeler les gens de la région de Ziguinchor que j’avais connus auparavant. Un journaliste rattaché au journal sénégalais Le Soleil était d’ailleurs du nombre et nous avons bientôt constaté que nous nous étions croisés à quelques reprises lors de mon premier séjour en Casamance.

Après le travail, mes hôtes m'offrent gentiment de me raccompagner en voiture à l'hôtel. Je décline leur offre, leur expliquant que je préfère rentrer à pied, pour repasser devant le bureau d'autrefois et refaire une tentative de repérer ma maison. Je marche très lentement. Je me laisse imprégner par les images actuelles de la rue, le Marché Saint-Maur-des-Fossés, qui s'est considérablement étalé, cette profusion de boutiques, les nombreux étals sur des tables basses ou encore sur des nappes, à même le sol, tous ces visages d'hommes et de femmes qui attendent patiemment que l'occasion se présente de vendre un fruit, quelques légumes, un objet ou un outil quelconque pour gagner enfin quelques francs CFA sous cette chaleur écrasante de fin d'après-midi. On dirait que je suis suivi par des fantômes que, de tout mon cœur, j'espère toujours vivants et en bonne santé. Je scrute les visages pour voir si... mais sans trop m'attarder pour ne pas déranger... me prend à voir des ressemblances... et me vois sans cesse dans l'obligation de me rappeler que toutes mes connaissances auraient aujourd'hui vingt ans de plus dans un pays où l'espérance de vie est encore assez basse et que des altercations entre l'armée sénégalaise et le Mouvement des forces démocratiques de Casamance (MFDC) ont fait plusieurs morts depuis vingt ans. Ces pensées m'attristent.



Puis j'atteins un Y et je me rappelle. Je bifurquais à gauche pour atteindre ma maison, à quelques pas. C'est ce que je fais. Je double deux touristes que j'entends discuter des emplettes à effectuer avant de rentrer au voilier, ce qui me permet de supposer qu'ils sont français... et la voici... Je m'arrête en bordure de la rue et m'empresse de sortir mon appareil photo de son étui. Les deux gars arrivent à ma hauteur et je les devine incrédules devant ce banal bâtiment que je m'apprête à photographier. Je suis béatement souriant et je dis : « C'était ma maison. J'ai habité là durant trois ans et je revois les lieux après vingt ans. »

Ils semblent maintenant mieux comprendre. Nous échangeons quels mots pendant que je tire quelques clichés de cette grande maison ceinte d'un muret si élevé et sise sur un terrain si petit qu'elle n'était déjà pas photographiable en rouge et dont les dernières couches de peinture, aux couleurs ternies et qui commencent à s'écailler, n'ont en rien amélioré l'apparence. Elle a toutes les excuses du monde et je chéris un moment les doux souvenirs qu'elle dégage puisque ce fut ma maison, puisque mes enfants y sont venus, puisque tant d'amis y sont passés.



La vilaine actuelle était toute rouge, précisément de ce rouge obstiné qui ressurgit au bas du muret, et elle était toute neuve à l'époque. C'est aujourd'hui un local commercial. On y vend de l'assurance. Si on pouvait nous y assurer contre le gommage de si grands pans de nos existences, je franchirais la porte et je souscrirais une police à n'importe quel prix. Je poursuis plutôt ma marche vers l'hôtel, mon petit Canon à la main.

Le jeudi soir à l'Hôtel Tourisme



J'ai occupé dans cet hôtel une fort modeste petite chambre durant un peu plus de trois mois, de la fin octobre 1986 au début du mois de février 1987. Cet endroit était porteur d'une ambiance incomparable. La rue de France était à l'époque sillonnée de banabanas et de côté-man* qui créaient une animation qui n'est plus au rendez-vous. Et, bien curieusement, si j'en déplorais alors certains aspects, il me semble que cette animation me manque aujourd'hui.

Il y a un peu plus de vingt ans, le Tourisme était abondamment fréquenté par quelques locaux et de nombreux coopérants venant de partout dans le monde. J'y ai croisé des Français, des Portugais, des Danois, des Brésiliens, des Italiens, des Canadiens, des Américains, des Belges, des Tunisiens, etc. On y venait, dès après dix-huit heures, pour prendre un verre, souvent plusieurs, pour y manger un bon repas pas trop cher et pour causer à bâton rompu et refaire le monde avec la faune des coopérants qui contribuaient, ajoutés à la dizaine d'ethnies du pays présentes dans le milieu, à faire de Zig, une petite ville de 80 000 habitants, un milieu particulièrement cosmopolite.

Que de souvenirs surgissent ici! Ce jeudi soir, le restaurant bar est presque vide. La serveuse et moi sommes seuls dans la place. Ce bar autrefois si petit dont la clientèle débordait sur la terrasse semble aujourd'hui trop vaste et ça me chagrine de le voir ainsi désert. J'aurais aimé qu'il déborde de monde comme dans le temps.

Lorsque la serveuse s'absente un moment pour aller livrer un repas à un client qui a préféré rester dans l'enceinte du Flamboyant, de l'autre côté de la rue de France, je reste seul avec mes pensées. Alors je vois très distinctement, derrière le comptoir, les beaux visages de Ibou, que j'avais baptisé le barman taciturne, et de la souriante barmaid Touti, qui en alternance, m'ont si souvent servi à boire. J'entends des bruits à la cuisine. Il me semble que c'est Mamadou, le cuistot d'autrefois, qui vient de heurter la poêle à la marmite. Des sandales glissent sur le plancher et c'est le jeune Sérère Aliou qui m'apporte une fabuleuse entrée de crevettes ou encore son confrère barbu dont le sourire occupait toute la figure, dont les gestes amples semblent encore hanter la place et dont j'ai si bêtement oublié le prénom mais dont le visage ne s'effacera de ma mémoire que le jour où elle n'aura plus un neurone sur quoi s'appuyer.

Je suis là, les larmes aux yeux, avec en esprit ces âmes sœurs à qui je ne pourrai pas serrer la main cette fois-ci, qui ne me demanderont pas et à qui je ne demanderai pas des nouvelles de la famille. Ces visages ne fréquentent plus cet endroit si chargé de mes propres souvenirs. Sont-ils quelque part dans cette ville? Je n'en sais trop rien et j'en ressens une profonde nostalgie.

Et voilà que je pense à celles et ceux qui ont investi ma maison. Ma sœur bien-aimée, Charlotte, sa petite fille et celle qui allait naître après... Daouda, le Toucouleur tant aimé à la longue cicatrice... Fatoumata, sa copine, la mère de son enfant... Khadidiatou, petite maîtresse excisée... Macodou dit Adams, le maître de tous les côté-man... Ibrahima, le compagnon de route... Fatou Traoré, l'amie sociologue... L'homologue Lamine... Les collègues Oumar et Aziz... L'ami Jean-Paul qui partira aux États-Unis et me recontactera bien des années plus tard. Et les canadiens marquants, Michael, Manon et Michel en particulier... Tous ces gens qu'on aime et qu'on va perdre, simplement parce que le destin nous unit et nous sépare à sa guise, sans que nous y puissions grand-chose.

Les volontaires et les coopérants savent certainement de quoi je parle. Sortir de nos routines. Échapper à nos idées préconçues sur le monde. Nous confronter à d'autres lieux et d'autres mœurs. Ouvrir nos

esprits et nos cœurs. Et comprendre enfin, au contact de l'autre, combien nous sommes intimement parents.

Le vendredi et le samedi

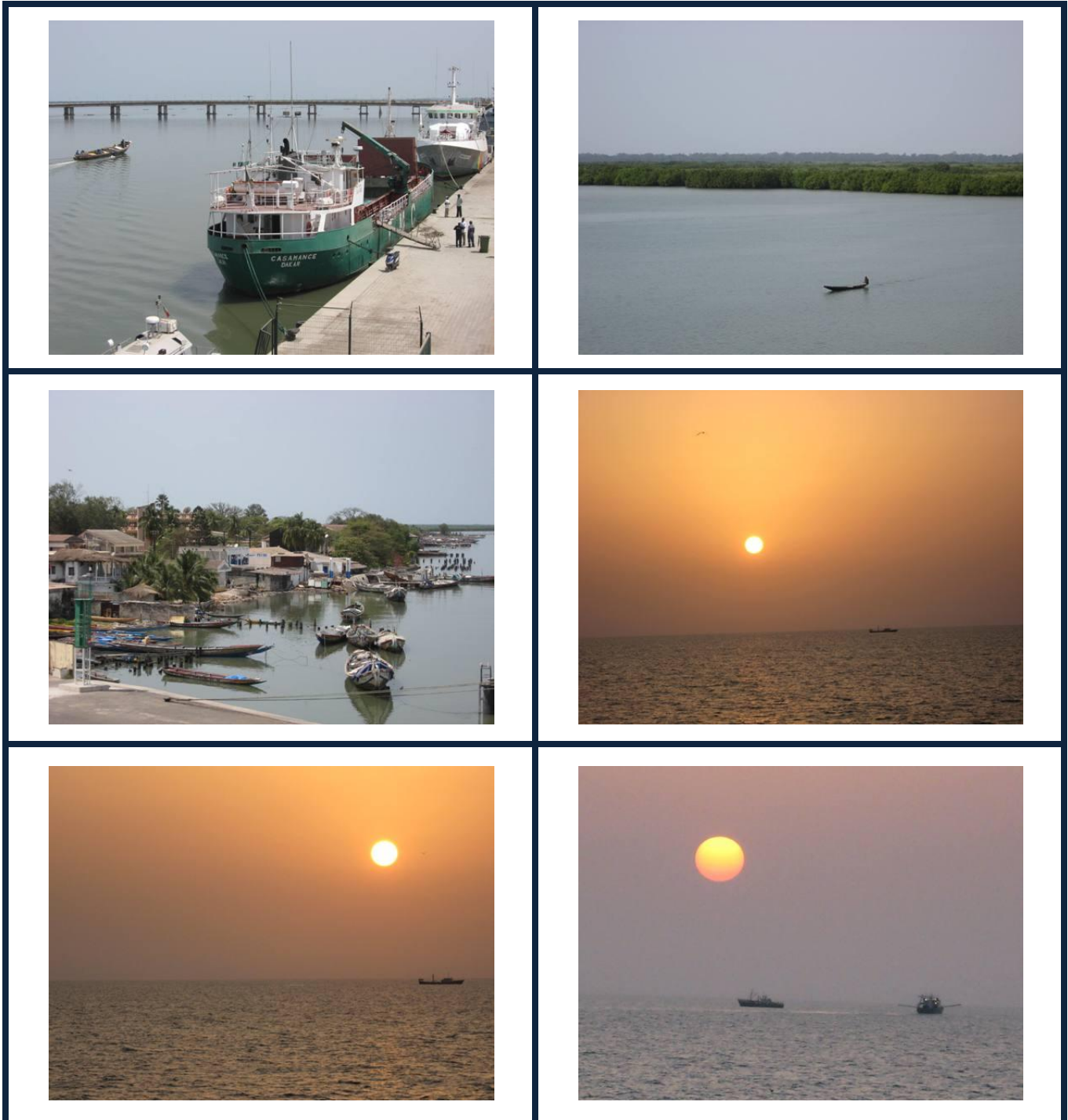
Je parcours à pied des quartiers autrefois familiers : Boucotte, Lindiane, l'Escale – commercial et administratif – et Boudodi – quasi village de pêcheurs longeant le si beau fleuve Casamance, où quelques immeubles à appartements avaient déjà été construits avant que je ne quitte le pays. Je retrouve ce qui, de Ziguinchor, n'a pas été défiguré. Il y règne le même calme porté peut-être par les eaux du fleuve... Je ne sais trop. Je me retrouve enfin dans la ville et je me rassasie de ce vieil amour. Je prends des dizaines de photographies. J'aime. Je me rassasie au bord du fleuve et je me délecte à tous les coins de rues. J'aime à nouveau avec des larmes de joie dans les yeux.



Le dimanche

C'est le 14 février. Le départ du bateau étant au milieu de l'après-midi, je ne célébrerai pas la Saint-Valentin avec Ziguinchor, ma Valentine. C'est le cœur serré que je laisserai encore une fois tant et tant de souvenirs derrière moi pour rentrer sur Dakar, une ville bien plus grande, que j'apprends à aimer au cours de ce nouveau séjour au Sénégal.

Je saisis, depuis le pont du bateau Aline Sitoé Diatta, encore quelques dizaines de clichés.



Je cause longuement au bar avec un ex-PDG suisse recyclé en consultant business qui parle beaucoup d'argent, du pouvoir que l'argent vous donne sur les gens et les choses et si peu de la vie. Il n'a pas l'air bien méchant mais il m'ennuie. Je finis par m'éclipser. Je sirote quelques bières en solitaire en observant la foule. Je dîne de bon poisson au restaurant et je m'enfuis dormir et rêver longuement que nos trop courts moments de bonheur valent bien mieux que les éternités d'ennui que la compagnie des hommes lancés à la poursuite de la réussite nous propose trop souvent.

* L'expression « côté-man » qui n'a vraisemblablement pas survécue, était très populaire à la fin des années 80 et au début des années 90. Elle désignait ces jeunes hommes, parfois encore adolescents, qui abordaient les touristes et s'y collaient littéralement, se tenaient à leur côté, pour les guider au marché, leur conseiller des excursions, des restaurants, des hôtels, etc. et qui exerçaient tout leur pouvoir de séduction pour éviter d'être rapidement et cavalièrement virés. Il fallait savoir s'incruster, tout en incommodant le moins possible, pour améliorer ses chances de se faire offrir un repas ou une bière ou d'obtenir un pourboire, si ce n'était du touriste lui-même après qu'il eut fait ce qu'il considérait être un bon achat, du moins de la part du commerçant ou de l'artisan à qui on était parvenu à faire placer son produit. Certains côté-man exerçaient leur activité avec suffisamment de talent – il fallait des qualités de guide touristiques (et donc de bonnes connaissances du milieu), de vendeur, de comédien et de don juan – pour en faire un métier. Enfin, plusieurs avaient aussi des relations sexuelles avec les blanches, parfois même avec les blancs, que leur métier les amenaient à fréquenter.

© Jean-Marc Cormier, février 2010